Compte-rendu : Berrias-Jalès (07), le 10 juillet 2013. Cordes en ballade, 15e édition. Concert du Quatuor Akilone : Haydn, Mendelssohn, Paulet.



C'est la quinzième édition d'un festival au début d'un été qui en est encore à sa préparation de climat…Le Quatuor Debussy, initiateur de cette quinzaine ardéchoise, y organise des concerts – auxquels il participe, selon des formules originales, ainsi avec la compagnie marionnettites Emilie Valentin –, où le jazz n'est pas oublié. Et trois Quatuors – « Nouveaux Talents » – travaillent avec le compositeur **Vincent Paulet** : à Jalès, on y a écouté les « **Akilone** », qui jouent son 2nd quatuor, en même temps que Haydn et Mendelssohn.

Garrigues et rive droite du Rhône

Il y des festivals de (re) diffusion et de grande (re) distribution qui pratiquent, à la plus grande joie du public, le concert parfois obtenu clé en mains. Et puis ceux qui, sans négliger les attentes du spectateur, oeuvrent en amont ou dans la coulisse pédagogique pour un partage et une transmission des savoirs. Ainsi en va-t-il, au début habituellement brûlant de l'été ardéchois, d'un Cordes en Ballade que le Quatuor

lyonnais Debussy a implanté voici quinze ans entre rive droite du Rhône, garrigues et montagne vivaraises. Les Debussy – et tout particulièrement leur « premier »-fondateur, Christophe Collette, qui pratique cela en virtuose, avec un plaisir non dissimulé – aiment ne pas garder pour leur carrière d'ailleurs prestigieuse (une vingtaine de c.d.) une culture musicienne que leur Académie d'été dispense alors largement. Parmi les heureux bénéficiaires chambristes, des « niveau supérieur » sont admis à l'honneur de donner concert(s). Voire même, « nouveaux talents » en dialogue, de travailler avec un compositeur en résidence, ici Vincent Paulet, qui confie à trois groupes son œuvre de quatuor à cordes. C'est le même esprit qui inspire les invités de la session, en particulier deux étoiles du firmament baroque, la violoniste Hélène Schmitt et la violoncelliste Ophélie Gaillard, ou le Quatuor Arranoa, porteur de la musique russe. Le « terrain » est aussi très présent, dans les stages ou associé à l'activité des concerts.

Une salle voûtée du XIIe

C'est à la Croisée de Jalès – le plus à l'ouest du territoire « en ballade »- qu'on aura pu écouter les Akilone. Jalès, c'est le souvenir contre-révolutionnaire d'un soulèvement monarchiste et vieux catholique contre les Jacobins, dont les armées ne tardèrent pas à les réduire. Et en termes de patrimoine médiéval, une Commanderie de Templiers dont subsiste une salle du XIIe, sévèrement voûtée en berceau de pierre grise et peut accueillir des concerts d'acoustique impressionnante et intime à la fois : une Association fait visiter, organise là des conférences pendant l'été, et un mini-festival d'été, qui justement accueille les Akilone et 4 autres concerts, dont 3 de jazz. Les 4 jeunes instrumentistes d'Akilone se sont rencontrées au CNSM de Paris ; à l'instar de leurs collègues Suédoises de Sjöströmska (un hommage au réalisateur de la Charrette Fantôme, qui fut aussi l'inoubliable Pr Borg dan les Fraises Sauvages de Bergman), et

de ceux du Wassily (en parité féminin-masculin), les Akilone partagent les Quatuors de V.Paulet. A elles revient la 2nde de ces œuvres, une partition déjà ancienne – 1994- qui fut créée par les cousins lyonnais un peu aînés des Debussy, les Ravel. Et tandis que gronde encore l'ultime orage de cette semaine qui en vit ici de superbes, des propos d'avant-concert permettent au compositeur, modeste et précis, d'expliquer avec « ses » instrumentistes les grandes lignes d'une partition à structure « classique » (6 mouvements délimités), qui use de procédés d'écriture moderniste (pizz-Bartok, micro-intervalles, sons harmoniques).

Un romantisme de haute inspiration

V.Paulet est assez jeune – bientôt la cap de la cinquantaine – pour n'avoir pas eu à se démarquer du post-sérialisme dominateur, et assez fin autant que rigoureux pour dédaigner tout formalisme paresseusement néo-tonalo-romantico-on-ne-sait-quoi.Ou s'il y a chez lui romantisme, ce serait l'écho du XIXe germanique (la poétique et la musicale), selon aussi la continuité d'un langage de haute tradition française, « de Franck à Dutilleux via Fauré ». Les Akilone, dans le concert, font précéder son « 2nd » d'un Haydn délicieusement plaisantin et plaisant, op.33/2) où l'humoriste serviteur des Esterhazy a logé en Intermezzo quelques glissandi et miaulements de chat joueur. Mais en 1er, 2e et 4e mouvements, quelles beautés : le thème d'un allegro qui donne la sens ation de partir sur la route, le recueillement d'un largo – on ne sait jamais chez « Papa Josef (le Pieux) » quand prédominent la religion d'une prière et l'humeur noire du Sturm und Drang . Quatre coups de fouet hachent alors le récit intense, en écho de l'orage qui pourtant consent à s'éloigner et rappellent un paysage violent du sentiment que le crépuscule viendra bientôt apaiser…

Une simple « forme d'études » ?

Puis donc Vincent Paulet, qui dans le respect de la tradition française a « camouflé » sous un titre couleur muraille anti-

expressive (« en forme d'études ») sa démarche qui ainsi prolonge Chopin et Debussy. Mais dans ces six mouvements d'inégale longueur on croise des phases d'intensité, des stries de véhémence, des jeux violents ou d'élégance détachée. N'est-ce pas pour mieux conduire à l'admiration devant des « lenteurs » de temps suspendu, d'accès au mystère (justement, les micro-intervalles et le songe de l' « arco »…), des carillons glissés, des soupirs chuintés, une esquisse de choral, un jardin nocturne à la Bartok. Ainsi va-t-on s'interrogeant sur les paradoxes, en cette partition apparemment très objectivée, sans émotion revendiquée, sur ce qui en serait un centre spirituel. En tout cas, noble ouverture vers ce qui va donner toute sa plénitude au son chaleureux, unanime, parfois tendu – fût-ce vers le chant éperdu de chacune, en moments privilégiés qui pourtant ne sauraient nier la démarche commune vers la beauté -, parfois s'apaisant, et qui se répercute si bien sous la voûte de Jalès, comme si le Quatuor cherchait l'issue et en même temps redoutait de la trouver trop vite.

La douleur de Félix l'Heureux

Cette œuvre, audiblement très chère aux Akilone (en italien, le vent du nord inspirateur,et le cerf-volant, symbole de liberté) est passerelle entre la jeunesse d'un compositeur de 17 ans (pas loin d'elles, en somme !) et ce qu'il trouvera dans le déchirement de la séparation mortelle, deux décennies plus tard : cet op.13, pré-écho d'un ultime op.83, dit le désarroi – esthétique seulement ? on en doute – que ressent Mendelssohn à la mort de Beethoven, et dont la dimension métaphysique se vivra quand brutalement la sœur bien-aimée, Fanny, disparaîtra, si peu de temps avant son mentor Félix…L'In Memoriam qu'est déjà si pleinement cet op.13, les Akilone en ont saisi le tempo intérieur, presque effaré devant le Poursuivant d'une chevauchée qui joint ici Félix à Beethoven et plus encore à Schubert. Même lorsque viennent les elfes, après la valse triste de l'Intermezzo ou dans le 1er

mouvement, on comprend que ces créatures sans corps, que Mendelssohn a souvent , convoquées, sont peut-être ses compagnons si impalpables et rapides pour fuir la minéralité du monde….Au paradoxalement calmé de l'adagio – pourtant suivi de plus ardente déploration – succède un terrible finale, parcouru de tremolos tragiques, course à la mort et mélange de 15e Quatuor et de Erlkönig, clôturant cette œuvre dont on saisit mal qu'elle ne figure pas au panthéon de tout le romantisme et où la « forme en arche » se sublime, citant l'initial lied qui l'armature et ne cesse de nous parler du Temps.

Dali ?

Il est étonnant que nos si jeunes Akilone la saisissent encore mieux que la légèreté de « conversation » dans l'op.33 de Haydn. Que l'on mémorise le nom de ces ardentes artistes : les violonistes Elise De Bendelac et Emeline Concé , l'altiste Louise Desjardins, la violoncelliste Lucie Mercat. Elles vont en Italie, dans des festivals français, ont un joli projet de théâtre musical autour des œuvres de Salvador Dali. On leur souhaite des enregistrements (tiens, Mendelssohn ?). Et de ne pas se séparer comme dans leur charmant bis, coda de quatuor qui joue à la Symphonie «Surprise », concluant gaiement leur parcours inspiré.

Festival Cordes en ballade. Croisée de Jalès (07), mercredi 10 juillet 2013. Quatuor Akilone : J.Haydn (1732-1809), op.33 n°2 ; F.Mendelssohn (1809-1847), op.13 ; V.Paulet (né en 1964), 2e Quatuor.

Illustration : Vincent Paulet (DR)

Compte-rendu : Aix-en-Provence. Théâtre de l'Archevêché, le 8 juillet 2013. Mozart, Don Giovanni. Rod Gilfry, Maria Bengtsson, Kristine Opolais… London Symphony Orchestra. Minkowski, direction. Tcherniakov, mise en scène.



Trois ans après sa création, la production de **Don Giovanni** mis en scène par **Dmitri Tcherniakov** n'a pas perdu de sa force polémique. Si les violentes huées qui éclataient à chaque représentation se sont tues cette année, le public aixois n'en demeure pas moins circonspect face à une lecture déroutante du chef d'œuvre de Mozart.

Le plateau vocal et la fosse ont en revanche été une nouvelle fois unanimement salués.

Don Giovanni réinventé

Disons-le tout net : nous aussi nous restons circonspects. Pas à cause de ce que certains considèrent comme une « honteuse trahison » voire une totale « boucherie » – à savoir une complète relecture du livret par Tcherniakov – mais davantage par le manque de cohérence dans les partis pris scéniques. Oubliez les palais, les ruelles de Séville, les robes à paniers et les épées au flanc : toute l'action se déroule de nos jours dans un salon bourgeois. Le metteur en scène imagine des liens familiaux entre tous les protagonistes (Donna Anna a Zerlina pour fille et Elvira pour cousine, tandis que Leporello est un jeune parent du Commandeur) ; il introduit des ellipses temporelles assez longues (parfois de plusieurs mois) entre les scènes pour renforcer sa lecture du drame.

Ces petits arrangements avec le livret, et même les modifications profondes apportées au sens de certaines scènes, suffiront pour en dégoûter certains. Mais attardons-nous davantage sur l'ensemble de ce que propose Tcherniakov.

Don Giovanni n'est plus – comble du paradoxe – un Don Juan, un séducteur. Alcoolique et crasseux, l'on se prend de pitié pour ce raté, cet éternel enfant capricieux et cruel sans le vouloir. C'est un agent du chaos : en tuant le Commandeur, figure explicitement patriarcale de l'ordre et de la morale, il sème le trouble et la discorde au sein d'une famille éclatée. Mais il semble ne rien faire par calcul, séduire par amusement ou par naïveté ni blesser par inconscience.
Cette lecture originale du drame, du rôle principal ainsi que de tous les autres personnages est très intéressante. Seulement, tout ne tient pas debout. Le premier air d'Elvira, qui s'adresse directement à Don Giovanni en feignant la colère puis finit par éclater de rire, devient presque incohérent. Et

de même pour le final du premier acte, sans masques et où Don Giovanni n'abuse pas de Zerlina ; ou encore les jeux de déguisements du second acte presque supprimés de la mise en scène… Bref, d'innombrables moments où la logique est mise à mal, la cohérence psychologique bafouée.
Pas de quoi crier au scandale, bien entendu, puisque le travail de **Dmitri Tcherniakov** est réfléchi, argumenté et original, que la direction d'acteurs reste extrêmement précise et vivante… Mais son défaut général est de désactiver énormément de nœuds dramatiques, de gommer des enjeux (duperies, surprises et autres imbroglios) sans pour autant les remplacer par d'autres enjeux. Résultat : la tension retombe à des moments où elle devrait être insoutenable, et la théâtralité se ramollit.

Luxe musical

Heureusement, le jeu d'acteur de tous les artistes sur scène est époustouflant, au premier rang desquels **Rodney Gilfry,** qui avait déjà tenu le premier rôle en 2010. Il campe merveilleusement ce Don Giovanni inhabituel, allège sa voix avec une grande douceur et impose son charisme rare. On pourrait n'assister au spectacle que pour lui ! A ses côtés, **Kristine Opolais**, (remplaçante de Sonya Yoncheva) incarne une Elvira brûlante et passionnée qui semble à chaque instant pouvoir sombrer dans la folie. **Maria Bengtsson** est une Anna plus noble et plus froide. Sa technique est parfaite (pour qui affectionne ces voix de l'est rondes et très couvertes dans les aigus), mais l'on pourra regretter un certain manque d'expressivité. Petite déception également du côté de **Paul Groves** qui semble très fatigué : les aigus sont tirés, la voix blanchie et l'on entend même un léger souffle.
Si **Kyle Ketelsen** a tendance à vouloir grossir et assombrir sa voix, peut être pour se faire parfaitement entendre dans ce théâtre de plein air, il reste un Leporello très convaincant et un excellent acteur. La Zerlina de la jeune **Joelle Harvey** est tout à fait touchante, elle qui semble sans cesse sur le

fil, torturée et malmenée par le séducteur… et par son compagnon, qu'incarne avec brutalité **Kostas Smoriginas.**

L'un des plus beaux atouts de la production vient de la fosse. Un chef « baroqueux » à la tête de l'un des plus grands orchestres symphoniques du monde : qui aurait pu imaginer tel alliage ? La partition semble transcendée, grâce à la direction nerveuse, électrique voire un peu sèche de Marc Minkowski, et grâce à un London Symphony Orchestra à la précision incroyable, aux timbres soyeux, à l'homogénéité rare. De quoi largement consoler les plus sourcilleux en matière de mise en scène.

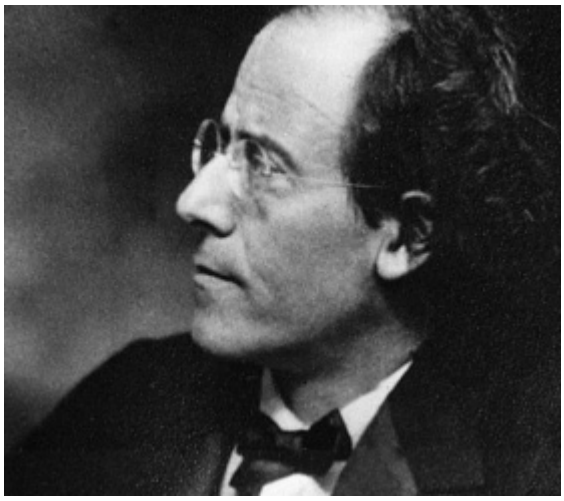
Ce spectacle sera retransmis **sur France Musique le 27 juillet prochain.**

Aix-en-Provence. Théâtre de l'Archevêché, le 8 juillet 2013. Mozart, Don Giovanni. Rod Gilfry, Don Giovanni ; Kyle Ketelsen, Leporello ; Kristine Opolais/Alex Penda, Donna Elvira ; Maria Bengtsson, Donna Anna ; Paul Groves, Don Ottavio ; Joelle Harvey, Zerlina ; Kostas Smoriginas, Masetto ; Anatoli Kotscherga, Il Commendatore. Estonian Philharmonic Chamber Choir. London Symphony Orchestra. Marc Minkowski, direction. Dmitri Tcheniakov, mise en scène.

Illustration : image de la production du Don Giovanni de Tcherniakov réalisé à Aix en 2011 (DR)

Compte-rendu : Toulouse. Halle aux Grains, le 27 juin

2013. Mahler : Symphonie n°4 en sol majeur. Mojca Erdmann, soprano ; Orchestre Philharmonique de Radio France. Myung-Whun Chung, direction.



Faire précéder la 4ème symphonie de Mahler par un extrait de la messe en ut de Mozart, a l'avantage de mettre en valeur la voix de soprano, en établissant une filiation pleine de grâce entre les deux musiciens viennois que le temps sépare. Ils sont pourtant réunis par la voix de l'enfance. **Mojca Erdmann**, distille l'« Et Incarnatus est » avec beaucoup de pureté et une admirable technique vocale. Le timbre très adamantin fait merveille. Seul l'orchestre même s'il est réduit, reste un peu lourd pour Mozart.
Car l'Orchestre de Radio France est venu en force avec pas moins de 10 contrebasses. C'est une version savante et opulente de la **Quatrième de Mahler** que **Myung-Whun Chung** nous offre ce soir. Tout est donc gigantesque pour la plus intime des symphonies de Mahler.

Nous ne cacherons pas notre surprise et rendons les armes devant le résultat d'ensemble. Cette beauté sonore, cette puissance inhabituelle, permettent de très belles nuances, éclairent la symphonie en magnifiant sa structure. Le détail des contre-chants, des thèmes secondaires et des formules

répétitives s'en trouvent mises en valeur. Myung-Whun Chung dirige par cœur, et le regard libéré, il peut déployer ses gestes avec beaucoup d'élégance. Il laisse décoller de longues phrases et des envolées célestes enthousiasmantes. Toutefois le choix hédoniste de Myung-Whun Chung ignore les éléments grotesques et moqueurs de la danse macabre du Scherzo. C'est dans le mouvement lent que le chef est le plus convaincant. L'orchestre arbore une beauté sonore enviable, surtout aux cordes dont le velours est difficilement égalable. La manière dont les nuances sont parfaitement gérées et calculées au plus loin possible, offre des émotions fortes au public.
Le final permet de retrouver la soprano, Mojca Erdmann. Avec sensibilité et émotion, elle chante les paroles d'enfants. Elle rend bien le coté malicieux du texte. Son timbre clair et frais fait merveille. Sa musicalité, sa capacité d'écoute des instrumentistes, surtout les bois, permet à la délicatesse de la partition de déployer son charme paradisiaque.
Durant tout le concert, l'attitude des musiciens traduit une apparente décontraction, un vrai plaisir à jouer. Les rares scories instrumentales (en particulier les cors) ne viennent jamais gâcher la fine musicalité de l'ensemble. Les remarquables qualités de solistes du premier violon, alto et violoncelle et la beauté sonore de la flûte, clarinette et hautbois solo magnifient la partition.
Le bis choisi par Myung-Whun Chung est particulièrement intéressant. **Le jardin féérique de « ma Mère l' Oie » de Ravel** a une double parenté avec Mahler. Le merveilleux se rencontre avec le paradisiaque et la beauté orchestrale repose sur la même savante utilisation des timbres et des couleurs. Comme dans le début mozartien l'opulence sonore dans Ravel est inhabituelle avec une tendance à l'opacification de la texture. Mais les phrasés sont si sensuels et inspirés que Myung-Whun Chung emporte une adhésion totale. N'a-t-il pas su par une geste suspendu à la fin de la symphonie, faire respecter un long silence musical après le dernier accord de harpe de la symphonie ?
Un très bel orchestre et un grand chef ont ainsi fermé la

saison des grands interprètes avec brio, le public leur a fait un triomphe.

Toulouse. Halle aux Grains, le 27 juin 2013. Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Et incarnatus est , extrait de la Messe en ut mineur K.427 ; Gustav Mahler (1860-1911) : Symphonie n°4 en sol majeur. Mojca Erdmann, soprano ; Orchestre Philharmonique de Radio France. Myung-Whun Chung, direction.

Compte-rendu : Nancy. Opéra National de Lorraine, le 29 juin 2013. Zemlinsky : Der Zwerg. Erik Fenton, Helena Juntunen, Eleonore Marguerre, Oleg Bryjak. Christian Arming, direction musicale. Philipp Himmelmann, mise en scène



L’Opéra National de Lorraine achève sa saison 12-13 de manière éclatante avec cette superbe et émouvante production du Nain de Zemlinsky. Créé en 1922 à Cologne sous la direction d’Otto Klemperer, cet ouvrage doit beaucoup de sa force émotionnelle au rôle-titre, dans lequel le compositeur a mis à l’évidence beaucoup de lui-même, de ses peurs et de ses doutes. Pour dépeindre l’amour malheureux de ce pauvre Nain ignorant sa laideur, il a su trouver le juste équilibre entre lyrisme des lignes vocales et modernité des harmonies, accouchant d’une musique aux reflets audacieux mais résolument traditionnelle dans sa forme.

La bouleversante intensité du Nain

Cet aspect, le chef Christian Harming l’a parfaitement saisi, sculptant les phrases musicales, soutenant les chanteurs et galvanisant un Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy décidément en grands progrès, à la pâte sonore splendide et aux pupitres superbes.
Le metteur en scène Philipp Himmelmann a imaginé une cour espagnole à la froide beauté et au charme trompeur, telle que la voit le personnage principal, aveugle à l’hypocrisie de cette noblesse. Cette scénographie oblige en outre l’interprète du Nain à se tenir constamment à genoux, pour que l’impression de nanisme soit parfaite, et à chanter ainsi durant toute la longueur écrasante de ce rôle quasi-

interrompu, une performance en soi. Sanglé dans un somptueux costume de chevalier espagnol, Erik Fenton se révèle ainsi époustouflant de vérité dans ce personnage amoureux et malmené, assumant avec vaillance et musicalité l'écriture terrifiante qui lui incombe, exigeant largeur de la voix du grave à l'aigu. Une prestation à marquer d'une pierre blanche.
A ses côtés, tous les autres rôles sont excellemment tenus, de la cruelle et bien chantante Infante d'Helena Juntunen jusqu'aux deux jeunes filles d'Elena Le Fur et Catherine Lafont. La Ghita d'Eleonore Marguerre sait se faire touchante par sa compassion et sa belle voix de soprano léger devenu lyrique, tandis que le Majordome du baryton Oleg Byrak emplit le théâtre de son superbe instrument mordant et percutant. Mention spéciale pour les trois servantes de Yuree Jang, Olga Privalova et Aude Extrémo, toutes trois en totale symbiose, telles les Trois Dames dans la Flûte Enchantée mozartienne.
Et c'est bouleversé, submergé par l'émotion, qu'on sort de l'Opéra National de Lorraine, à l'unisson d'un public reconnaissant pour une réussite d'une telle intensité.

Nancy. Opéra National de Lorraine, 29 juin 2013. Alexander von Zemlinsky : Der Zwerg. Livret de George Klaren, d'après la nouvelle L'anniversaire de l'Infante d'Oscar Wilde. Avec Le Nain : Erik Fenton ; Donna Clara, l'Infante : Helena Juntunen ; Ghita : Eleonore Marguerre ; Don Estoban, le majordome : Oleg Bryak ; Première servante : Yuree Jang ; Seconde servante : Olga Privalova ; Troisième servante : Aude Extrémo ; Première fille : Eléna Le Fur ; Deuxième fille : Catherine Lafont. Chœur des femmes de l'Opéra National de Lorraine, Chœur de l'Opéra-Théâtre de Metz. Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy. Christian Arming, direction musicale ; Mise en scène : Philipp Himmelmann. Décors : Raimund Bauer ; Costumes : Bettina Walter ; Lumières : Gérard Cleven ; Création perruques, maquillages : Cécile Kretschmar ; Assistant direction musicale : Bart van Reyn ; Assistant mise en scène : Christian Carsten ; Assistante décors : Rena Donsbach.

Compte-rendu : Noirlac. Abbaye, festival Les Traversées, le 22 juin (1er week end inaugural).



L'abbaye de Noirlac est un haut lieu patrimonial dans le territoire du Berry et depuis plusieurs années, l'écrin d'un festival estival : Les Traversées – cette année sur 5 wek ends, du 22 juin au 20 juillet 2013. Le festival porte bien son nom en favorisant le voyage comme source de découvertes, de continents sonores et culturels à explorer, d'expérience sonores inédites souvent, déconcertantes parfois, prenantes toujours. L'art des combinaisons magiciennes et des métissages audacieux s'y réalise tout en réservant aussi, lieu d'une histoire sacrée oblige, une place privilégiée aux partitions religieuses.

Chaque week end se présente telle une carte à explorer dans l'esprit préservé des navigateurs explorateurs. En une après midi qui se poursuit dans la nuit, chaque festivalier y puise une source d'étonnantes expériences : les traversées qui s'y déroulent, passent d'une heure à l'autre, d'une musique à l'autre, en autant de passages riches en interrogations, en découvertes, en univers sensibles souvent inédits.

Défrichement, expérimentations, métissages à Noirlac …

Le premier week-end était dans ce sens emblématique d'une approche singulière et variée. Un après-midi à Noirlac occupe le festivalier, de 15h (rencontre avec les artistes à la Salle Capitulaire), jusque tard dans la nuit, après le dernier concert (sur les trois de ce jour), programmé dans l'Abbatiale.
Les lieux du festival, même proches, se distinguent par leur disposition spécifique qui conditionne le déroulement des concerts et la réalité de l'expérience musicale à l'attention des spectateurs. La journée inaugurale du festival Les Traversées 2013 (samedi 22 juin) est révélatrice d'un parcours d'abord géographique : il faut traverser et croiser à plusieurs reprises le cloître pour accéder aux salles investies par les artistes ; après la rencontre (15h) avec **Lansiné Kouyaté et David Neerman** (de la magie de leur duo percussif enchanteur associant depuis 10 années déjà balafon et vibraphone, lames de bois, lames de fer …), programmés à 18h30, dans le réfectoire des moines, place à 16h30 au programme intitulé » La Dame de loin » (le titre renvoie à l'amour médiéval courtois au temps des croisades), niché au dessus du cloître, dont l'accès se fait par un escalier extérieur au bâtiment et qui donne sur la terrasse surplombant le cloître : sous la charpente impressionnante du dortoir des convers, qui a gardé son architecture de poutres, la soprano folk **Kyrie Kristmanson**, coiffée d'une toque en fourrure blanche (référence au froid canadien natal) chante les vertiges amoureux des femmes troubadours au temps des croisades ; ponctuation visionnaire et profane dans un monde barbare et guerrier … en français et surtout en anglais, Kyrie envoûte sur les traces des chantres féminines qui ont Moyen-Age défendaient l'amour plutôt que les armes… Voix perchée, claire et envoûtante, d'une sensualité ingénue (subtiles références à Bjork et Diane Dufresne !), la jeune femme s'associe dans ce programme inédit qui est le produit d'une résidence à Noirlac, aux instrumentistes du **Quatuor Voce** ; une

rencontre là encore audacieuse et immédiatement prenante où les climats musicaux tissés par les cordes seules ressuscitent tout un imaginaire médiéval d'un beauté poétique et suggestive planante. La combinaison est frappante ; ses univers, inédits. Un spectacle d'une beauté enivrante. Chapeau pour la performance de ces 5 jeunes musiciens.

A 18h30, rendez vous est donné au Réfectoire des moines au rez de chaussée : l'ampleur minérale de la salle couronnée par deux fleurs de vitraux rappelle les proportions harmoniques d'un lieu dessiné pour la méditation ; rien de mieux, pour cultiver l'écoute du public et la concentration des artistes : les spectateurs découvrent un programme rythmé, métissé, entre lames de bois (balafon) et lames de fer (vibraphone) qui convoque aussi le choeur Aria et la voix américaine grave, ample, si incarnée de la mezzo **Krystle Warren…** l'équation qui relève de l'expérimentation de sons et textures apparemment improbables se réalise en pure poésie.

Après un dîner complet (et bio) également servi sur place (le festivalier savoure l'organisation parfaite de l'événement), voici l'ample vaisseau de l'abbatiale pour une nouvelle exploration sonore à partir de 21h : à partir d'une instrumentation proche (que des instruments à vent, pas de cordes), **Roland Hayrabedian et Musicatreize** rapprochent Satie (Messe des pauvres), Stravinsky (Messe) et Maurice Ohana (Cantigas) : déclamative, éruptive, et singulièrement introspective (grâce au chant seul du piano dans l'étonnante Messe de Satie), la musique sélectionnée offre une sublime résonance au lieu naturellement musical. D'un concert à l'autre, le festivalier le temps d'un après midi découvre des musiciens défenseurs de nouveaux territoires, des dispositifs sonores et instrumentaux parfois surprenants ; il s'agit aussi pour l'auditeur d'y relever l'acoustique si changeante d'une salle à l'autre. Noirlac satisfait tous les sens : il existe peu de lieu en France capable d'un tel programme, déroulé avec justesse et naturel, du début de l'après-midi jusque tard dans la nuit. L'expérience vaut d'être vécue. Festival étonnant et majeur. A Noirlac jusqu'au 20 juillet 2013 (encore 3 samedis

de juillet : les 6, 13 et 20 juillet).

Compte-rendu : Paris. Théâtre du Châtelet, le 26 juin 2013. Récital Sumi Jo. Jeff Cohen, piano.



Vingt-six ans après ses débuts parisiens, Sumi Jo est de retour dans la capitale, dans la grande salle du Châtelet, pour un récital avec piano au programme varié et coloré. Les styles et les époques se succèdent, offrant un panorama des possibilités actuelles de la soprano coréenne. Moulée dans une superbe robe blanche sirène, la chanteuse ouvre le concert avec de la musique du seicento.

Eternelle jeunesse de Sumi Jo

Après un Bach parfait pour chauffer l'instrument, place à l'immobilité poignante du « Music for a While » de Purcell, dans lequel la ligne se déploie, souveraine, parfaitement sous contrôle, dans une mezzo voce immaculée. Puis, c'est la virtuosité du « Da tempeste » extrait de Cléopâtre qui tourbillonne, feu d'artifice de vocalises à l'imagination débordante. Dans le « Sposa son disprezzata » pseudo-vivaldien, l'un de ses chevaux de bataille, la soprano sculpte une intériorité à fleur de lèvres d'une belle émotion. Dans la mélodie française, la délicatesse de la cantatrice est encore de mise, notamment dans un « Si mes vers avaient des ailes » de Reynaldo Hahn rêveur et poétique.
Pour clore la première partie, un nouveau coup d'éclat : les insensées Variations de Proch, oubliées aujourd'hui mais grand numéro de virtuosité débridée qui faisait il fut un temps le bonheur des sopranos d'agilité… et qui fait toujours celui du public quand il est réalisé avec autant de panache et de stupéfiante autorité, couronné en outre par un suraigu triomphant qui achève de soulever la salle.
L'entracte passé, Sumi Jo, vêtue à présent d'une longue robe fushia aux voiles improbables comme elle seule sait les porter, nous emmène en Espagne avec quelques mélodies, puis nous ravit par des miniatures de Mahler, d'une exquise musicalité.
Enfin, les deux dernières pièces virtuoses, tant attendues, du programme : la célébrissime Vocalise de Rachmaninov, aux courbes sensuelles, et Parla d'Arditi, valse de salon purement décorative, mais à l'efficacité redoutable, tant elle flatte cette virtuose jouvence qu'on admire chez la chanteuse après plus d'un demi-siècle de carrière.
A ses côtés, lui tissant un tapis solide et soyeux, Jeff Cohen demeure le plus sûr des soutiens.
Le public est heureux, et en redemande. Comme un retour en enfance, ce sera le Wiegenlied de Mozart, à la tendresse maternelle et rassurante. Changement total d'atmosphère avec

« I got rythm » de Gershwin, au swing entraînant, dans lequel Jeff Cohen se libère totalement avec un entrain communicatif.
Puis, devenu traditionnel parmi les rappels, « O mio babbino caro », au legato absolu et à la messa di voce enchanteresse.
Enfin, suite à l'approbation du public, un couplet de la chanson d'Olympia des Contes d'Hoffmann d'Offenbach, un rôle que la diva connaît bien et interprète à la perfection, dardant son suraigu cadentiel comme un défi au temps qui passe, mettant les spectateurs définitivement à ses pieds, saluée par une standing ovation des plus méritées.
Une grande dame du chant, qu'on revoit toujours avec la même délectation.

Paris. Théâtre du Châtelet, 26 juin 2013. Johann Sebastian Bach : Mein gläubiges Herze, BWV 68. Henry Purcell : Oedipus, « Music for a While ». Georg Friedrich Haendel : Giulio Cesare, « Da tempeste ». Antonio Vivaldi : Bajazet, « Sposa son disprezzata ». Gabriel Fauré : Chanson d'amour. Reynaldo Hahn : Le Printemps, Si mes vers avaient des ailes. Gabriel Fauré : Notre amour. Claude Debussy : La Romance d'Ariel. Heinrich Proch : Tema e Variazoni « Deh, torna mio bene ». Joaquin Turina : Cantares, op. 19 n°3. Fernando Obradors : Del caballo más sutil. Joaquin Rodrigo : ¿De dónde venís, amore?. Heitor Villa-Lobos : Melodia sentimental. Gustav Mahler : Ich ging mit Lust, Hans und Grethe, Frühlingsmorgen, Ablösung im Sommer. Sergei Rachmaninov : Vocalise. Luigi Arditi : Parla. Sumi Jo, soprano. Jeff Cohen, piano.

Compte-rendu : Paris. Théâtre

des Champs-Elysées, le 16 juin 2013. Giuseppe Verdi : Messa da Requiem. Julianna Di Giacomo, Sonia Ganassi, Fabio Sartori, Matti Salminen. Daniele Gatti, direction musicale.



Après l'Orchestre de l'Opéra de Paris, c'est au tour du National de France d'offrir au public son Requiem de Verdi. Daniele Gatti aime cette musique et le fait sentir, embrasant la partition par sa fougue latine et suivi en cela par des musiciens tout entiers avec leur chef dans cette conception sonore flamboyante.

Le Dies Irae tonne comme rarement, magnifié par un chœur de Radio-France impeccable de précision et de présence vocale.

A leurs côtés, un superbe plateau de solistes a été réuni. Sonia Ganassi, un rien légère pour cette écriture dramatique, se lance dans la bataille avec conviction, sans forcer ses moyens, et se révèle convaincante dans ses interventions. Fabio Sartori fait admirer ses beaux moyens de véritable ténor verdien, parfaitement à l'aise dans cette écriture requérant un médium large et un aigu percutant, ainsi qu'un vrai sens du legato. Son Ingemisco reste l'un des plus beaux moments de la

soirée, et on a hâte de le réentendre dans d’autres rôles du cygne de Busseto.

Un flamboyant Requiem verdien

Matti Salminen, quant à lui, ne peut lutter contre les années qui rendent son souffle plus court et son legato moins absolu que par le passé, mais les moyens vocaux demeurent impressionnants, de ceux qui ont fait de lui l’une des grandes basses de ces trois dernières décennies.
Remplaçant Barbaro Frittoli au pied levé, Julianna Di Giacomo, déjà entendue voilà quelques mois dans le Roi d’Ys à l’Opéra Comique, démontre son aisance tant dans l’écriture de Verdi que dans celle de Lalo. Elle demeure l’exemple de la technique vocale américaine, souple et détendue, permettant aussi bien un ample rayonnement vocal que d’aériens piani, sans effort visible ni audible.
Elle ouvre le concert avec un « Ave Maria » d’Otello de la plus belle eau, en hommage à Henri Dutilleux, prélude à une Messa da Requiem tout aussi réussie. En somme, une superbe soirée.

Paris. Théâtre des Champs-Elysées, 16 juin 2013. Giuseppe Verdi : Messa da Requiem. Avec Julianna Di Giacomo, soprano ; Sonia Ganassi, mezzo-soprano ; Fabio Sartori, ténor ; Matti Salminen, basse. Chœur de Radio-France ; Direction : Piero Monti. Orchestre National de France. Daniele Gatti, direction musicale.

Compte-rendu : Paris. Théâtre des Champs-Elysées, le 14 juin 2013. Gioacchino Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Cyrille Dubois, Julia Lezhneva, Roberto De Candia, Carlo Lepore, Giorgio Giuseppini. Sir Roger Norrington, direction musicale.



L'Orchestre de chambre de Paris et son principal chef invité, Sir Roger Norrington, présentent dans la capitale un nouveau Barbier rossinien, une œuvre que le public parisien apprécie visiblement et ne se lasse pas de réentendre.
Suite au forfait soudain du ténor chinois Yijie Shi – remplaçant lui-même Antonino Siragusa initialement prévu – le jeune ténor français **Cyrille Dubois** est arrivé à la rescousse pour sauver la soirée, faisant semble-t-il par la même occasion sa prise de rôle dans le rôle du Comte Almaviva. Saluons son beau timbre, ainsi que sa technique sûre, son émission brillante et sa belle maîtrise de la voix mixte, parfaites pour le répertoire français – il vient d'être annoncé dans Gérald de Lakmé à

Saint-Etienne pour la saison prochaine – mais peu rompu aux exigences rossiniennes.
Les vocalises sonnent prudentes et le suraigu se fait discret, tant et si bien que son ultime air, le redoutable « Cessa di più resistere » a été prudemment coupé.

Un Barbier inégal mais réjouissant

Une belle découverte, qui se révèlera sans doute idéal dans un autre répertoire. A ses côtés, le baryton italien Roberto De Candia fait admirer sa faconde gourmande dans Figaro, imposant dès son entrée sa voix mordante et ample autant que son aigu facile et percutant. Et c'est avec cette même assurance tranquille et cette gouaille ravageuse à l'œil malicieux qu'il traversera la soirée, salué aux saluts par une ovation méritée.
La Rosine de la très jeune Julia Leznheva, annoncée partout comme une révélation, laisse davantage songeur. Si le timbre révèle par instants de beaux reflets irisés et la vocalise impressionne par sa précision d'apparence facile et de belles variations, l'instrument demeure d'un volume modeste, au grave confidentiel et à l'aigu à peine esquissé, le soutien se dérobant à chaque montée. Parfois, la voix perd en outre soudainement toute rondeur sur certaines voyelles ouvertes à l'excès, des sonorités enfantines et droites le disputant à d'autres plus féminines, mais presque trop matures, comme artificielles. Elle laisse en outre paraître un tempérament d'une agréable fraicheur, mais aux émotions encore peu différenciées.
On retrouve avec bonheur les talents de comédien de Carlo Lepore, toujours parfait dans ces emplois de basse bouffe, passant en un éclair d'un affect à l'autre. Par ailleurs, il

semble avoir éclairci son émission, et nous gratifie de quelques aigus parfaitement timbrés. Beau Basilio de la Giorgio Giuseppini, à la voix un rien usée mais toujours percutante et efficace dans l'air de la Calomnie, et faisant bruisser la salle par un grave sépulcral et sonore dans « Buona sera » à la seconde partie. Excellente surprise également que la Berta en pleine forme vocale de Sophie Pondjiclis, rendant de l'importance à ce personnage souvent sacrifié.
Le chœur du Théâtre des Champs-Elysées, quant à lui, offre une prestation solide et convaincante. Nous sommes moins convaincus, en revanche, par les affinités de **Sir Roger Norrington** avec l'univers du cygne de Pesaro. Si les fameux crescendi sont correctement exécutés – mais sans grande flamme – par un Orchestre de chambre de Paris en petite forme, la pâte instrumentale sonne souvent pesante, alourdie encore par la cymbale omniprésente et envahissante, sans parler des nombreuses coupures opérées dans la partition – pas de reprise avant la fin des airs, des morceaux de récitatifs disparaissent, une grande partie de l'air de Bartolo passe à la trappe -.
Une soirée pas exempte d'imperfections et de doutes, mais néanmoins agréable, grâce, surtout, au génie de Rossini.

Paris. Théâtre des Champs-Elysées, 14 juin 2013. Gioacchino Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Livret de Cesare Sterbini. Avec Il Conte d'Almaviva : Cyrille Dubois ; Rosina : Julia Lezhneva ; Figaro : Roberto De Candia ; Bartolo : Carlo Lepore ; Basilio : Giorgio Giuseppini ; Berta : Sophie Pondjiclis ; Fiorello : Renaud Delaigue. Chœur du Théâtre des Champs-Elysées. Orchestre de chambre de Paris. Sir Roger Norrington, direction musicale.

Compte-rendu : Toulouse. La Halle aux Grains, le 24 juin 2013. Giuseppe Verdi (1843-1901) : Airs, mélodies et extraits d'opéra. Rolando Villazon, ténor ; Orchestre National Symphonique Tchèque ; Guerassim Voronkov…



Rolando Villazon, ténor auréolé d'un succès planétaire, s'est lancé dans une tournée européenne. Il interprète plusieurs airs d'opéra verdiens pour rendre hommage au compositeur et lui a consacré son dernier CD chez DG. Il a rencontré à Toulouse le même succès, tant le charme de l'homme, sa générosité, son engagement forcent l'admiration.

Le succès public est là, indiscutable. Les moyens employés ne sont pas toujours musicaux. Certes, la voix reste solaire, homogène sur toute la tessiture avec un vibrato maitrisé. Le souffle est immensément long permettant de dessiner de belles lignes. Le ténor ne résiste pas aux effets d'alanguissement discutables en fin de phrase. Le texte est parfaitement dit, avec une intelligence inhabituelle dans ces rôles de ténors du premier Verdi.

Romance divine de Rolando Villazon

Le choix des airs est extrêmement prudent. Jamais aucune sollicitation de la quinte aiguë, des graves ménagés par une orchestration encore rudimentaire, évitent toute mise en danger. Oronte, Corrado, Riccardo (Oberto), Rodolfo (Luisa Miller) et Macduff (Macbeth) dans les airs choisis ne sont pas, loin s'en faut, des rôles écrasants. Le charme de Rolando Villazon a donc pu opérer.
Vocalement, le timbre n'a plus les harmoniques fauves qui en début de carrière évoquaient le Grand Domingo. Où sont passées les couleurs variées et les nuances que nous lui connaissions ? Dans ces airs, héritage du « bel canto », les vocalises sont un peu savonnées et les appuis vocaux pas toujours subtiles. Seuls les airs de Luisa Miller et de Macbeth, mieux connus du public, permettent une comparaison ; pas toujours à l'avantage du ténor franco-Mexicain. Sans parler des enregistrements avec Carreras, Domingo et Bergonzi des opéras de jeunesse de Verdi… Du point de vue purement vocal, le bilan est donc assez mitigé.
Les pièces d'orchestre ont inévitablement rempli le temps, comme il est d'usage lors d'un récital de petite dimension, permettant au soliste de récupérer. L'agacement ou l'ennui n'ont pu être évités. Le manque de nuances et de couleurs orchestrales ont été bien trop assorties au chant du ténor…. sans sa musicalité dans les phrasés.
Une vraie découverte inattendue est venue des mélodies de jeunesse de Verdi orchestrées avec intelligence et malice par Luciano Berio. Le charme de la romance agit et Rolando Villazon y est exquis. Le texte ainsi détaillé, l'orchestration surprenante de Berio, relancent toujours l'intérêt. Berio ira jusqu'à suggérer l'orchestre de Lohengrin ou d'Otello dans ces modestes mélodies de salon qui ici atteignent un niveau d'intérêt insoupçonnable. Les bis offerts ont complété cette découverte, car Luciano Berio en a

orchestré huit en 1991. C’est là que se situe le plus bel hommage à Verdi et la réussite de cet étrange récital.
Je ne détaillerai pas le dernier bis, où une choppe de bière à la main, le ténor vante les joies de la boisson… avant de la vider d’un trait…!

Toulouse. La Halle aux Grains, le 24 juin 2013. Giuseppe Verdi (1843-1901) ; Nabucco : Ouverture ; I Lombardi : La mia letizia infondere (Oronte) ; I masnadieri : Prélude ; Il corsaro : Eccomi prigioniero! (Corrado) ; Luisa Miller : Overture ; Quando le sere al placido (Rodolfo) ; Otello : Prélude ; Oberto : Ciel, che feci!… Ciel pietoso (Riccardo) ; Macbeth : Baletti ; O figli, o figli miei! (Macduff)… Ah! la paterna mano (Macduff) ; I vespri siciliani : Ouverture ; Mélodies orchestrées par Luciano Bério en 1991: Il mistero – Deh, piestoso o addolorata – L’esule ; Rolando Villazon, ténor ; Orchestre National Symphonique Tchèque ; Guerassim Voronkov, direction.

Compte-rendu : Paris. TCE, Théâtre des Champs Elysées, le 14 juin 2013. Rossini : Le Barbier de Séville. Roberto de Candia, Julia Lezhneva… Sir Roger Norrington,

direction.



Le Théâtre des Champs Élysées accueille Sir Roger Norrington dirigeant l'Orchestre de Chambre de Paris pour leur coproduction du Barbier de Séville de Rossini en version de concert. Accompagnés par une excellente et enthousiaste distribution de chanteurs, les instrumentistes jouent de façon presque baroqueuse avec le grand maestro. L'éclat et la vivacité sont au rendez-vous.

Barbier de Séville historique

Sir Roger Norrington est l'une des figures emblématiques du mouvement historiquement informé (méthode HIP pour « Historically informed performance » ou pratique historiquement informée), où chaque interprétation est précédée d'une recherche organologique et musicologique particulièrement poussée. C'est l'un des génies qui ont osé s'éloigner des standards post-romantiques de performance musicale au 20e siècle. Non seulement par l'utilisation des instruments d'époque, optionnelle, mais notamment par la façon de jouer la musique, même avec instruments modernes. La notion de style et de jeu sont donc au cœur d'une recherche captivante. En ce qui concerne la musique du 18e siècle et avant, la pratique est logique et cohérente. Mais il s'attaque également au répertoire du 19e et l'effet est, pour dire le

moindre, rafraîchissant! Le vibrato excessif cède la place aux timbres contrastés et à une certaine clarté contrapuntique. Dans ce sens l'Orchestre de chambre de Paris se montre plus brillant que jamais, plein de gaîté et d'esprit, souvent spectaculaire, excellent toujours! Les vents souvent vedettes, sont suprêmes dans de l'orage au deuxième acte comme ils sont gracieux et vifs accompagnant le chant. Comme d'habitude, les musiciens sont fortement investis et leur enthousiasme est évident et … contagieux.

De même pour les chanteurs, très engagés et engageants malgré l'absence de mise en scène. Tous les rôles sont interprétés avec coeur. **Roberto de Candia** incarne Figaro avec panache. Il gère les acrobaties vocales peu fréquentes pour un baryton avec aisance et charisme. Il est toujours très présent et se projette brillamment en solo et dans les ensembles. Il n'éclipse pourtant pas le Comte de **Cyrille Dubois** (excellent Ferrando à Saint-Étienne), à la fois noble et drôle, ma non troppo. Si le public offre les plus chaleureux applaudissements pour leurs interventions, celle qui crée une plus grande excitation est sans doute la Rosina de la jeune soprano **Julia Lezhneva**. Quant elle chante « Una voce poco fa » au premier acte l'audience a du mal à arrêter les applaudissement. Ses aigus stratosphériques et insolents sont spectaculaires : ils inspirent la fureur d'un public très impressionné. Nous apprécions ses ornements réussis et la maîtrise incontestable qu'elle a de son instrument virtuose. C'est une voix puissante et pleine de caractère, qui se montre superbe technicienne. Cependant nous sommes de l'avis qu'elle peine à trouver un équilibre entre force et légèreté, et sa performance paraît plus démonstrative et concertante que sincère. Faute minuscule qu'elle améliorera sans doute avec l'expérience, et qui passe au second plan tant l'agilité de son instrument reste indiscutable.

Carlo Lepore et Giorgio Giuseppini interprètent Bartolo et Basilio respectivement. Ils sont tous les deux très présents,

particulièrement le dernier : la voix et la prestance, magnifiques dans son air de la calomnie demeure mémorable. Une mention également pour la superbe Berta de Sophie Pondjiclis pétillante, très présente, démontrant qu'il n'y a pas de petits rôles mais de … petits chanteurs. Le choeur du Théâtre des Champs Elysées est de même investi et d'une grande vivacité. Nous rejoignons au final le public pour la formidable et brillante coproduction, à la fois historique et innovante sous la baguette du pétillant Sir Roger.

Paris. Théâtre des Champs Elysées, le 14 juin 2013. Rossini : Le Barbier de Séville. Choeur du Théâtre des Champs Élysées. Alexandre Piquion, direction. Roberto de Candia, Julia Lezhneva… Orchestre De chambre de Paris. Sir Roger Norrington, direction.
Illustration : Sir Roger Norrington (DR)